

Un abord du réel

Lilia Mahjoub

*Dans le Kyudo, ce n'est pas la cible qui est visée mais le tireur
lui-même.*

Une petite bourgade dans la Normandie : un panneau déjà ancien y indique le *dojo Ma-Shin*. C'est dire l'extension dans le domaine sportif occidental des arts martiaux, et ce, depuis les années 50.

Cette extension surprenante, aux effets de vitrine bien connus, est par contre méconnue dans ses raisons tout comme dans ses ruptures avec les disciplines d'origine auxquelles elles se réfèrent ; les premières expliquant d'ailleurs les secondes.

Invoquer l'autodéfense, la maîtrise de soi, la sagesse, le « défoulement », pourquoi non ! Les « techniques du corps », expression reprise à Marcel Mauss, engagent cependant à une autre réflexion.

Évoquons ici les découpages redoublés du corps dans le discours médical et les services offerts au monde de la production, pour en tamponner les méfaits : ainsi en va-t-il des fameuses gymnastiques du Nord et de l'Est. A l'OST répond le dressage scientifique des corps. L'une morcelle et épuise. L'autre redresse et restaure.

Un précurseur dans ce mouvement : D.G.M. Schreber et la gymnastique médicale¹ qu'il crée entre 1840 et 1850 dans un élan réformiste et prophylactique.

Nous mettons en rapport cette visée hygiénique, correctrice et redresseuse des corps, avec la vacillation de leur consistance imaginaire (attestable de la médecine aux arts plastiques depuis un siècle), écho parmi d'autres de la

¹ D.G.M. Schreber, *Gymnastique de chambre*, Navarin Éditeur, 1983

fragilisation du maillage du système symbolique dans nos structures complexes². La vogue des disciplines en question n'est, dès lors, que degré supplémentaire dans la voie spécifique de la maîtrise occidentale - au sens non du discours du maître mais d'un : « il faut savoir se tenir » qui reste connoté du dressage sphinctérien.

Se conjoint à ce premier mouvement le penchant orientaliste qui a sa tradition philosophique ; la quête y est claire, d'une subjectivation qui réchapperait des ravages de l'objectivation régnante. Faute de l'univers symbolique approprié, cette subjectivité s'installe dans un spiritualisme d'Epinal où les efforts sémantiques sont proportionnels à l'ineffable du sujet d'importation.

Il se sait déjà mort

Pour ce qui est maintenant de l'efficacité invoquée, peut-on confondre des entraînements protégés avec la pratique d'un combat réel ? Certainement non.

Serait-ce dire alors qu'ils ne servent à rien et que leur appellation d'« arts », après tout, n'en est que plus justifiée ?

Globalement ces arts martiaux sont communément attribués à la culture japonaise. C'est une erreur dont la part de vérité tient à ce que c'est au Japon qu'ont été à ce point élaborées une praxis et une éthique du guerrier, comme telles. Ces arts guerriers sont des techniques au service du combat, plus précisément du combat à mort, mais aussi un discours soit un lien social où la mort a sa place comme cause. Le *bushi* (le guerrier) *sait qu'il est déjà mort*. Il ne se bat donc pas pour la vie mais pour autre chose.

La mort n'est pas pour autant ici un idéal. Le *bushi* ne s'offre pas comme martyr à la société féodale. Ainsi, un samouraï peut renoncer à un combat s'il a trouvé en l'autre son maître. L'idéal s'accrocherait plutôt à ce dernier. Cela tient

² Claude Lévi-Strauss, « Introduction », in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF

à ce que la Voie des arts martiaux comporte la dimension de la vérité et, par là même, un maître pour y guider. Si le combat à mort en tant qu'il est réel disparaît, alors la maîtrise imaginaire prédomine. L'idéal vient recouvrir ce réel réduisant la Voie à cette identification au maître pris comme modèle.

C'est à partir de là que la dimension sportive actuelle se déploie. La pratique des arts martiaux repose dès lors sur un évitement, une ignorance du réel en question. Ignorance qui ouvre à l'éloge de la santé, de la défense, du bonheur, de la forme - la bonne.

Reste une énigme : le sens de la Voie des arts martiaux quand celle-ci ne procède pas d'un idéal. Le Budo, de *bu-shi* (le guerrier) et *do* (la Voie), est l'éthique de l'ordre des guerriers qui dominait au Japon depuis le XI^e siècle. Comme discours, il vaut aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix. Ainsi, durant l'accalmie de l'ère Edo, le Budo, laissant à la même place la mort en tant qu'elle ne s'oppose pas à la vie mais en donne le prix comme sanction de l'erreur ou de l'échec, développe la formalisation des *katas*, soit les formes qui codifient ces techniques guerrières pour en assurer la transmission. Entendons ici « technique » au sens où Marcel Mauss en parle, comme « un acte *traditionnel efficace*. (...) Il n'y a pas de technique et pas de transmission, s'il n'y a pas de tradition »³, dit-il.

Le sens de la Voie

Les *katas* ne sont pas le combat mimé mais sa formalisation, où les séquences données à voir laissent la tactique toujours voilée. Une place est ainsi laissée à l'interprétation qui ne peut se faire ni d'emblée ni seul. Le disciple, dans un premier temps, sous la direction d'un maître, exécute ces mouvements sans comprendre. Il ne s'agit pas de comprendre trop vite et ce n'est pas tant la réflexion que l'expérience qui livrera, après coup, le sens de la Voie. C'est

³ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF, p. 371

à ce niveau - l'interprétation relevant donc du particulier - que peut s'ouvrir le *dépassement des styles* dans les *katas*.

Ainsi se réalise la Voie, loin d'une mystique visant le pur esprit en opposition au corps comme source de tous les maux. Dans la Voie, le bien ne s'oppose pas au mal ; c'est ce qu'exprime Ito Ittosai au XVIIe siècle : « Lorsqu'on atteint l'état ultime, il devient inutile d'être attentif à son esprit. Les actes de l'esprit et du corps deviennent un, et il n'y a aucune différence entre le mal et le bien. »⁴

A la fin de la société féodale japonaise (1912), l'ordre des samouraïs disparaît. Quelque chose du Budo - qui, selon la définition du maître Yagyu Munenori (1571-1646), n'est que l'esprit de tous les jours - demeure néanmoins au niveau même du quotidien. Une transmission se perpétue par la Voie des arts martiaux, comme des arts qui s'y rattachent : Sado (cérémonie du thé), Kado (composition florale) et Shodo (calligraphie).

Et, pour avoir une structure scripturale, les *katas*, comme tels, ne s'appuient pas sur des écrits. D'ailleurs les écrits de maîtres d'arts martiaux qui n'apparaissent qu'à la période Edo ne traitent pas directement des *katas*.

Toutefois, l'univers symbolique des *katas* va s'en trouver affecté ; leurs formes dès lors vides deviennent lieux d'accueil des « imaginarisations » sportives ou mystiques.

Le Kyudo (tir à l'arc) est le plus ancien des arts traditionnels japonais : le guerrier était jadis appelé le « porteur d'arc ». Sa pratique s'inscrit dans des *katas* dont les séquences rythmées par la respiration ne sont en fait qu'un seul et même mouvement. Contrairement à d'autres arts martiaux, le Kyudo et le Yabusamé (tir à l'arc à cheval) n'ont pas eu à modifier ou à abandonner des techniques jugées trop dangereuses. Aussi ne sont-ils pas éloignés de l'esprit du Budo, qui, précisons-le, est étranger à la notion de protection.

⁴ Kenji Tokitsu, *La Voie du karaté. Pour une théorie des arts martiaux japonais*, Seuil, 1979

Objecter qu'une cible de papier n'a rien à voir avec une cible vivante, c'est ignorer l'enseignement du Kyudo dans lequel ce n'est pas la cible qui est visée mais le tireur lui-même⁵. Paradoxe de l'état ultime du *do*, épinglé du *satori* ; soit ce vide de la Chose où ce n'est plus d'un rapport au semblable dont se soutient ce tir, mais bien d'un rapport au *prochain*. La cible et le tireur sont un même vide, au sens où ce prochain est ce qui est le plus proche du tireur c'est-à-dire le cœur de sa jouissance qu'il ne saurait toucher dans un rapport imaginaire à la cible. « L'archer n'a plus conscience de lui-même comme d'un être occupé à atteindre le centre de la cible devant lui. »⁶ Il ne pense ni ne calcule.

Un coup, une vie

On comprendra ici que Lacan ait à plusieurs reprises de la pulsion comme dialectique du tir à l'arc. Ainsi, dit-il, « (...) le but, ça n'est pas l'oiseau que vous abattez, c'est d'avoir *marqué le coup* et par là atteint votre but (...), elle est en cela pulsion partielle, et (...) son but n'est point autre chose que son retour en circuit. »⁷

Ce retour en circuit, c'est ce qui se produit dans ce mouvement du tir où « la flèche émane réellement » de la cible pour revenir sur le sujet.

Ce retour réalisé porte effet : *Fudoshin*⁸ serait ce moment dans la Voie de l'arc où se joue le risque de la mort qu'implique toute jouissance, même dérivée en pulsion et devant laquelle le guerrier ne recule pas. Le *Fudoshin*, comme scansion suspensive de toute pensée, ne relève pas de la maîtrise ; il s'atteint une fois sur mille, puis deux, puis trois... jusqu'à mille. Le maître véritable, dit-on, y

⁵ E. Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Dervy - Livres

⁶ J. Camilly et J. Normand, *L'Arme de vie*, La Table Ronde, 1981. J. Normand ayant reçu, pendant des nombreuses années au Japon, l'enseignement de maîtres de Budo, transmet à son tour le Kyudo - entre autres - en France

⁷ *Le Séminaire de Jacques Lacan. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte ét. par J.-A. Miller, coll. Le champ freudien, Éditions du Seuil, Paris, 1973, pp 162-163

⁸ J. Camilly et J. Normand, op. cit.

accède mille, plus une fois sur mille - flèches bien sûr. Là gît le moment ultime : le *satori* déjà mentionné.

Dans un kata, dit *Kyudo-Hassetsu*, le temps qui suit celui de la plus grande tension - le *kiai* ou l'union des énergies- puis celui du lâcher - le *hanaré* ou moment de la séparation de la flèche d'avec l'arc - mérite d'être ici relevé : c'est le *zanshin*, à traduire par « rien » ou encore par « laisser *quelque chose*, un reste, une béance ».

Il ne s'agit pas, nous le voyons, d'unité retrouvée, argument d'une promesse de bonheur mystificatrice. Chaque coup marqué est une perte.

« Un coup, une vie », telle est la réponse, au disciple, du maître interpellé sur cette question de vie et de mort que serait le tir à l'arc. Retour en circuit, a-t-on dit, où « quelque chose » tire et vise l'archer lui-même. De quelle nature est donc ce quelque chose qui comme tel échappe à la maîtrise, interroge encore E. Herrigel : spirituelle ? corporelle ? Une réponse à double détente lui revient du maître, à savoir que, lorsqu'il comprendra cela, il n'aura plus besoin de lui ; puis quelque temps après, cette fois sur un versant énigmatique : « Voilà justement, lui dit-il, la corde de l'arc qui vient de vous traverser. » Gageons qu'il s'agit là, dans le temps où la flèche part et où la corde revient à sa position initiale en repassant devant l'archer, d'un *fading* du sujet. « C'est l'arc qui tire », répète le maître.

Takuan, maître zen du XVIe-XVIIe siècle, s'adressant à Yagyu Munenori, maître de sabre qui prenait enseignement auprès de lui, lui dit un jour : « Ainsi, il n'y a pour toi que vide-toi-même ; l'épée que tu as tirée, les bras qui la conduisent, mieux encore, même *l'idée* du vide, ont disparu » et « d'un tel vide absolu naît...l'acte pur »⁹.

Le débutant, occidental du moins, lui, vise la cible en usant de sa force pour bander l'arc. Résultat : une statue de pierre qui dès les premiers tirs s'avère inopérante. L'habitude aidant, un certain équilibre s'instaure, toujours menacé

⁹ E. Herrigel, op. cit.

par la moindre modification dans la technique, indiquée par le senseï. L'image alors se trouble, l'unité se défait, laissant l'amateur en proie au découragement et à de vains efforts.

Côté maître, on constate que, dans le moment où la tension de l'arc atteint son point d'acmé, les muscles de ses épaules et de ses bras restent souples. A statue de pierre là, « corps de laque » ici. Aucun excès de force n'a été développé et ce, quel que soit l'âge, même avancé, de l'archer. L'âge, qui fait fonction de limite dans le sport, joue dans cet art plutôt en sa faveur. La puissance de l'arc ne fait pas obstacle à celui qui sait y asservir sa technique ; y « aller en force » contrarierait donc cette puissance, voire cette tension. De la même manière, on observe, dans certaines techniques de combat, que c'est dans un recul élastique que la force de l'adversaire est accueillie pour la retourner contre lui.

De ce « *quelque chose* qui tire », on peut dire qu'il n'est pas du ressort de l'effort musculaire, ni même de la prestance, voire de la feinte. Le maître attire l'attention de son disciple sur ses illusions, son impatience à comprendre et à vouloir réduire à l'art de la feinte ce que vise le Budo comme Voie de la vérité. Miyamoto Musashi (1584 - 1646), maître de sabre, écrit : « Certains pratiquent le sabre, sans connaître ce qu'est la Voie, parlent de vide lorsqu'ils arrivent à une impasse. Ce n'est pas le véritable vide. »¹⁰

Le rien

« Quelque chose » qui tire ? On pense au petit *a* séparateur qui se trouve au cœur même de la répétition, voire de ce retour en circuit. Le « rien », que la pulsion - le tir à l'arc - cerne, vaudrait ici comme objet ; soit aussi ce qui reste du *fading* du sujet, ce vide véritable, évidemment du réel d'où la réalisation de la Voie prend sa cause.

¹⁰ Kenji Tokitsu, op. cit.

Cette question trouvera, il est vrai, difficilement sa réponse, côté symbolique, à partir d'un système d'écriture aussi éloigné du nôtre, et qui ne comporte pas comme telle la barre. Toutefois nous pourrions repérer celle-ci dans la corde qui traverse le sujet ou dans le sabre qui le fend.

Dans le Budo, ces instruments n'ont pas de valeur esthétique *a priori* - même s'ils sont par ailleurs appréciés par les amateurs d'antiquités nippones - mais une valeur éthique, c'est-à-dire réelle. En sorte que, si le sabre ne coupe pas, il ne vaut rien et, si l'arc a perdu sa puissance, il est bon pour être réduit en cendres. « Traditions et efficacité » obligent.